

/

Le Souf dans les romans de Ali Abid entre la fiction (réminiscence) d'un passé et le contexte de la crise

Main Souf in the novels of Ali Abid between the fiction (reminiscence) of a past and the context of the crisis

Khaled MESBAHI *,
Université ECHAHID HAMMA LAKHDAR,
El-Oued (Algérie),
mesbahi-khaled@univ-eloued.dz

Date de soumission : 15.02.2022

Date d'acceptation : 27.03.2022

Date de publication : 31.03.2022

Ex
PROFESSO

Volume 07 / Numéro 01 / Année 2022

* - Auteur correspondant.

Résumé

Le simoun ; roman où se mêlent la passion et la souffrance offrant un paysage « d'apocalypse ». Œuvre où la tragédie humaine s'entremêle avec l'amour, la haine et les mauvais souvenirs de la colonisation. Moradj (L'isrâ en arabe au sens de l'ascension et la fuite vers les idéaux humains), personnage central reflète, de par son nom, les caractéristiques des soufis. Quoique hospitalier, il représente une certaine hostilité envers l'ennemi résumant ainsi une longue histoire d'une société conservatrice sous une dure colonisation, et parfois subjuguée aux dures représailles. Nous exposons aussi le Souf tel qu'il est conçu dans l'imaginaire de notre romancier Ali Abid. Ce dernier excelle dans la description des zones et lieux remplis de sentiment et d'émotions touchant à l'émerveillement.

Mots-clés : la passion, l'inconscient textuel, drame romanesque, lecture immanentiste, discontinuité narrative.

Abstract

The Simoun, a novel in which passion and suffering are mixed with an "apocalypse" landscape. A work in which human tragedy interweaves with love, hatred and bad memories of colonization. Moradj, the central character, whose name reflects the characteristics of the Sufis; he is hospitable, he represents a real hostility summing up a long history of a conservative society under colonization, sometimes subjugated by the lives of these people. We also exhibit the Souf as it is conceived in the imagination of our novelist Ali Abid. The latter excels in describing areas and places filled with feelings and emotions touching on wonder.

Keywords: passion, unconscious textual, romantic drama, reading immanentist, narrative discontinuity.

Url de la revue :

<https://www.asjp.cerist.dz/en/Prezentati-onRevue/484>

INTRODUCTION

Rien n'est plus pathétique que d'introduire notre article avec un extrait du roman embellissant du fait, notre analyse des actions acheminées et l'interprétation de quelques sentiments complexes en les émoussant dans un traitement sémiotique abordable. Notre objectif demeure la revalorisation d'un patrimoine saharien longtemps resté dans l'oubli et que nous essayons, dans cet article lui redonner vie en s'appuyant sur les quatre valeurs : « l'historicité, l'exemplarité, la beauté et l'identité »¹ que Bonard et Felli (2008) en traitent davantage en les plaçant comme les quatre principes qui offrent la possibilité de mobiliser différents acteurs au cours du processus de patrimonialisation. Le souf dans les romans de Ali Abid concrétise cet aspect et montre cette valeur symbolique des objets patrimoniaux ; marqueurs de civilisation et de culture, ils sont profusément mis en exergue dans tous le texte.

« C'était féérique, l'oasis était pour moi une véritable révélation. Le guide aussi, fut un parfait cicérone ; il nous a laissé une forte impression par son comportement, son attitude et sa parfaite connaissance du milieu... lors de l'excursion dans la palmeraie l'envahit de nouveau et elle eut envie de courir rattraper le jeune indigène le prendre par la main et voler avec lui loin très loin dans cette oasis féérique, dans ce décor pathétique. Toutes les nuances se confondaient dans une mosaïque vivante, irisée par les rayons du soleil couchant. La verte chlorophylle des palmes et le jaune brillant des régimes embrassaient une gamme de variétés de dattes de toutes les nuances, le vernis, le pourpre, le grenat, le cramoisi, le rouge écarlate, le jaune d'or, le noir étincelant, une apothéose de couleurs qui suscitait une contemplation émue chez les Français. »²

D'abord, je compte être le type de critique qui, par le truchement d'un discours littéraire, s'alimente et offre l'occasion au lecteur de s'oxygéner à son tour dans une région où la soif à la création littéraire touche au vide mortel et manque d'évacuer tout espoir à une renaissance de l'écriture sudiste d'expression française.

Nous considérons donc le texte à la suite de Daniel Bergez comme « un objet de savoir autant qu'un moyen de jouissance »³ qui donne à l'auteur comme au lecteur l'occasion d'être réanimé à travers un psychisme d'interprétation de l'inconscient textuel.

Nous sentons, d'emblée, la grande exaltation en abordant les deux romans d'Ali Abid « Le Simoun » et « Les enfants de désert » dans une fiction exhibée qui émanent d'une multitude de scènes déroulées dans des intervalles spatiotemporelles que l'auteur voulait ressusciter.

« La diversité sans limites du corpus, tout texte littéraire en tout temps, tous lieux, tous genres ; cette position est légitime, si l'on admet que l'inconscient est à l'œuvre dans toute production culturelle. »⁴

I. LE SOUF DANS « LE SIMOUN » ET LE CONTEXTE DE LA CRISE

Il s'avère que dans son travail de montage et de démontage dans le moment même où l'œuvre est encore en gestation, le texte trébuche sur deux entités émotionnelles « amour et souffrance » auprès d'une société repliée sur elle-même et qui fuit son présent pour ne trouver refuge que dans le passé. L'invocation de l'Alchimiste de Paulo Coelho montre une fois de plus la présence d'un inconscient qui transforme les rêves en images tant que le rêve est une production visuelle qui s'impose au rêveur comme une scène actuelle.

« Dis-lui que la crainte et la souffrance est pire que la souffrance elle-même. Et qu'aucun cœur n'a jamais souffert alors qu'il était à la poursuite de ses rêves. »⁵

Ici, je renvoie mon lecteur à une période difficile que le pays a enduré et qui demeurait 10 ans. La décennie noire, comme les algériens préfèrent l'appeler, était comme une voute sombre regorgeant de tant de souffrance et lamentation où personne n'était épargné. C'était le genre de révolution sanglante gravée à jamais dans la mémoire collective des algériens et notre romancier ne fait pas exception. Une haine ardente et inconsciente née de cette période si proche et qui venait juste de se dissiper mais qui surgît dans le Simoun.

Le Simoun, vent très chaud, sec et violent est le titre de prédilection marqué en gras couleur de sang en haut de la première page de couverture, écriture et nature se marient pour donner à l'investigateur de passer d'un drame romanesque à un réel vécu mais enfoui, qui cherche à sortir. Sortir veut dire s'affirmer comme composante fondamentale du texte puis l'explorer dans une lecture immanentiste pour voir son impact sur l'être auteur qui trouve en ceci une sorte d'échappatoire d'un souvenir atroce qui ne cesse de le hanter. Le Simoun, révèle le moment qui a emporté avec une ère de violence sinon tout un peuple vers un présent détruit et un futur incertain, du moins l'ensemble des élites. Toutes les productions s'en trouvent affectées et toute l'élite s'en trouve mêlée et rien ne s'échappe au paysage d'apocalypse qui a marqué pour un moment le quotidien du pays.

Le simoun qui sème terreur et panique à chaque fois qu'il souffle à l'intérieur du village, ne peut qu'être un indice d'atrocité d'ailleurs très bien dessinée dans le texte.

« La température s'alourdissait et le soleil ressemblait peu à peu à un disque de feu. Le ciel devenu bleu cobalt se confondait lentement avec un horizon opaque dans un paysage d'apocalypse. Un vent chaud commença alors à souffler ; sec et brûlant, venu du cœur même du désert. »⁶

Le simoun avec un effet de paronymie renvoie à Simoun, mot en arabe qui signifie le moment infernal que tout un peuple a enduré. Or, Simoun est un roman, où s'opèrent à la fois un travail psychique inconscient que le texte éveille chez le lecteur et un travail d'interprétation. Une interprétation qui cherche à défaire tant le texte que le lecteur (se substituant à l'auteur bien entendu) d'une haine ardente qui emplissait les cœurs, cela se fait à partir d'un refoulement par la langue et dans la langue.

« Cette parole, née souvent d'une scène de la veille, d'un rêve, d'une phrase obsédante, provoque et canalise des afflux d'images de représentations, de sensations, d'affects, de souvenir de pensées, qui seront à leur tour soumis au travail de l'analyse. »⁷

Le sens de la peur et d'évasion est aussi présent dans le prénom Moradj, le héros de notre roman, car le mot désigne l'élévation et le voyage très loin dans l'inconnu qui malgré les risques et les dangers s'annonce dans un temps où les coups de la pendule se sont arrêtés comme s'arrêtent les battements d'un cœur frissonnant dans les mains d'un prédateur. C'est l'arrêt qui permet de ressasser les regrets des souvenirs pour mêler dans une scène extraordinaire le fictif et le réel favorisant donc Moradj (ou le voyage spatiotemporel) dans l'enfance d'une existence à jamais évaporée, disloquée et pourtant aussi présente dans des bribes qui une fois rassemblées, finissent par faire sens.

II. LE CONTEXTE D'APOCALYPSE ET LES INDICES TEXTUELS

Le roman s'annonce tragique et l'auteur a réussi à vulgariser la souffrance avec la peur, l'atrocité, la mort et la géhenne. Mais outre le para texte, l'angoisse hante l'auteur, taraude son inconscient et, où le contexte d'apocalypse règne toujours et domine toute circonstance, le lecteur est grugé par une altération subite du courant normal de son univers d'attente ; comme si l'arsenal des souffrances digne d'un glossaire du purgatoire ne suffisait pas à produire le prélude d'un dénouement ni par l'apaisement des souffrances marqué dans la page huit :

« Vers l'après-midi le Simoun s'apaisa peu à peu et les contours des dunes devenaient plus nets un garçon grimpa sur le sommet, scruta l'horizon encore indécis puis s'écria : voilà le minaret de Sidi Salem ! »⁸

L'extrapolation de l'événement de Simoun à travers les fuites répétées dans les moments salutaires et les rencontres à maintes reprises avec la mort émaillaient l'histoire du héros ; toute l'histoire de l'humanité en gestation depuis sa création. Les bornes de la souffrance se trouvant dépassées voire déplacées, Atteignent la limite de leur paroxysme; *« ...brisé par la canicule et l'angoisse, avant de perdre conscience et de s'écrouler sur le sable brûlant ... »⁹*

L'auteur abdique devant son récit dans un contexte linguistique qui traque le lecteur lui usurpant un brin de jouissance au seuil d'un dénouement tant souhaité. Le réel absolu, nu comme une fin kidnappée reste dans la gorge du lecteur : un suspense non consommé. Et le répertoire des souffrances continue défiant l'histoire du jeune Moradj et retraçant une parabole inexorable des atrocités de la crise.

L'auteur a dressé des énigmes tout au long du récit ne laissant aucun espoir pour un dénouement des plus ordinaires mais noyant le lecteur dans une nouvelle problématique qui accentue son désarroi par ce goût amer de l'inachevé, de l'inabouti pour échafauder dans son inconscient à travers un suspense non dénoué, une crise nouvelle avec ce même goût amer de l'inassouvi, de la revancharde.

Cependant, les souffrances endurées n'avaient pas bridé Moradj dans ses devoirs les plus sacrés ni dans ses valeurs morales les plus hautes. Le jeune garçon intrépide, obséquieux et humain n'incarnait-il pas les qualités suprêmes de notre peuple en face de la crise qui l'a endeuillée durant une décennie entière.

Le simoun commence avec force et s'apaise peu à peu tout au long du roman. L'accident qui inaugure les événements se métamorphose après quelques lignes en une histoire d'amour étrangère et singulière. Une étrangeté qui est due à la nature de ce coup de foudre qui a fait qu'une française pense avec force à un pauvre indigène. Singulière aussi par ce rapport qui lie deux protagonistes très loin dans l'espace et le temps, et qui a eu lieu dans une société prétendue être conservatrice à une époque où la loi et la voix entendue sont celles du colonisateur.

« Le soir vers neuf heures une Jeep du 2ème bureau déposa un jeune homme au service des urgences de l'hôpital (...) une infirmière assistait à la scène, elle s'approcha et dit ; - ce n'est pas grave, justes de légères égratignures. Vous allez vous remettre très vite... Mais quand elle se pencha pour essuyer un léger saignement sur la lèvre de la victime. Elle sentit l'odeur du vin fraîchement répondu. Elle s'étonna à priori qu'un visage aussi doux, aussi limpide, malgré les balafres, peut appartenir à un ivrogne »¹⁰

En imprégnant le lecteur en plein monde d'apocalypse, le narrateur se donne la noble tâche de bien circonscrire un paysage, qui semble à plusieurs reprises insaisissable. Cette émouvante histoire qui s'enracine dans l'enfance du narrateur, comme un point de départ, suit un chemin qui se veut tumultueux et turbulent, offrant l'espace à plusieurs incidents de s'entremêler !

En outre, ce qui frappe le lecteur du Simoun c'est que le narrateur passe d'un épisode à un autre sans avertissement ; ce qui lui laisse sentir que l'auteur n'a pas le pouvoir absolu sur son narrateur ; si j'ose dire, à plusieurs reprises nous avons un narrateur qui n'est pas digne de confiance ; car il raconte tout en étant imprégné dans son inconscient dans un univers qui le tourmente et qui le rend parfois déraisonnable. Cette incohérence se traduit sur le plan du tissu textuel par des passages qui sont faits très rapides d'une scène à une autre ; c'est comme si l'histoire est assimilée à de flash-back résumant ainsi une histoire de milliers d'années comme celle de Simoun au désert.

Cette incohérence trouble le rythme narratif du récit, et lui impose un caractère spécifique ; celui du désordre, de la destruction et du trouble. Cette désagrégation n'est-elle pas due à la crise dans lequel le narrateur est imprégné dans son inconscient, n'arrivant pas à la dépasser même pendant les moments de la joie et le dénouement !

Cette discontinuité narrative, consistant essentiellement à la présence de plusieurs fils narratifs qui ont pour objectif la dispersion du sens final, offre des pauses narratives interrompant le récit et dispersant sa filiation linéaire. D'où une discontinuité plurilatérale qui se voit sur le paysage de Simoun ; c'est comme si le narrateur veut, en ayant conscience du tourbillon que le vent laisse et du bruit qui l'accompagne, donne une narration tumultueuse qui sera à la hauteur de suivre les cheminements d'un Simoun qui se déplace d'une manière brusque, aléatoire, et dans plusieurs cas fortuits semant la terreur et la crainte sur son passage !

Ces différents événements représentent en quelque sorte un seul épisode circulatoire qui conduira au trouble final qui conduit le récit, et commande l'œuvre. Ce trouble se traduit par l'inaboutissement auquel parvient le héros à la fin du récit. Un inaboutissement qui traduit une crise de réconciliation entre un passé lointain, qui s'est vu un jour ressusciter, et une population repliée sur elle-même qui ne veut pas céder.

III. SYNOPSIS DU ROMAN

Vers la fin des années 50, Corinne, une infirmière qui travaillait à l'hôpital civil d'El-Oued reçu, un soir, aux services des urgences un jeune garçon tout balaféré déposé par la jeep militaire. Le patient suscita en elle un lointain souvenir qu'elle n'arrivait pas à se rappeler...Lors de la visite médicale annuelle des enseignants, combien fut sa surprise en voyant le jeune indigène parmi les français.

Là encore le souvenir indéterminé refait surface dans sa tête. Une fois sorti, Moradj (c'était son nom) s'arrêtât pour contempler le beau jardin de l'hôpital ; l'infirmière l'aborda ; il lui demanda alors si ce jardin était plus beau que la palmeraie visitée parmi les dunes il y a près de deux ans.

La Française arriva à peine à contenir son émotion et se rappelant ce charmant soufi, qui leur servait de guide, portant l'habillement traditionnel du pays et parlant un français raffiné...Attirée par un sentiment irrésistible, la jeune infirmière aima Moradj.

Mais ce dernier gardait ses distances, il était appelé à un devoir plus important ; il devait militer pour torpiller les actions des hommes de Raoul, le chef du deuxième bureau visant à embrigader les adolescents de la ville...Une fois au courant de la réalité de son ami, Corinne l'aima encore et embrassa sa cause noble, en réponse à la proposition de Raoul d'adhérer à l'OAS. Imbu des hautes valeurs humaines, Moradj souhaitait que leur relation soit un exemple d'amitié et de fraternité entre les peuples algériens et français, entre musulmans et chrétiens.

A l'indépendance il était temps de répondre à l'appel tacite des cœurs emprisonnés, mais, hélas ! On venait de résilier le contrat à Corinne. Et le pauvre Moradj goûta le fruit amer de sa patience. Il perdit ensuite une ancienne amie d'enfance, Gamra, victime de la jalousie féminine. Enfin, sa vieille mère M'tira succomba à une maladie endémique. Il était au creux de la vague. Une voisine providentielle allait-elle le remonter à bord ?... Enigme !... Non, ne pourra pas être sa femme, elle était sa sœur de lait !

Le triste souvenir du simoun qui avait failli lui coûter la vie à l'âge de douze ans fit un voile sombre devant ses yeux. Il décida alors de s'évader, de retrouver sa chère Corinne, là-bas dans le pays des Rouamas⁴¹...Les moments heureux de retrouvailles, des tendresses et des intimités ne durèrent pas longtemps. Vagues de racisme et haines ancestrales attisées...des agents tramaient pour Moradj un enlèvement propre et une expulsion en douceur.

C'était le retour apaisé et sans haine vers l'espace ocre des pays des ancêtres.

IV. « LES ENFANTS DE DÉSERT » ET LE REDRESSEMENT DE L'IMAGINAIRE

Après la page noircie par un imaginaire atroce de l'histoire de la région éreintée et sabotée par l'occupant maladroit voulant enterrer tous ses indices culturels et civilisationnels, l'auteur du Simoun ne se gênait point de penser inconsciemment un parallélisme fictionnel allant de pair avec cette vision infernale prouvant une fois de plus l'atrocité des conditions auxquelles l'inconscient de l'auteur était-il exposé.

C'est dans ce nouveau roman que l'auteur marque, semble-t-il un tournant vis-à-vis de son apport au Simoun à travers une sorte d'enjolivement aussi bien fictionnel que dans ce dernier. Or, le roman traite dans le fond de la vie d'un indigène et vulgarise certes, une des plus belles pages de l'histoire des palmeraies frappée parfois d'oubli, mais en même temps et avec un peu plus de rapprochement, nous découvrons l'autre aspect non point moins important que le premier ; celui d'une grande valorisation de la richesse touristique multidimensionnelle dont jouissent les régions sahariennes et plus particulièrement celle du Souf.

Ali Abid, notre romancier, excelle dans la description majestueuse des collines, des dunes de sable et des palmeraies hors du commun. Un paysage authentique, loin du tourisme de masse ! Des paysages superbes, des rencontres, de la cuisine originaire de la région d'Oued-Souf savoureuse, avec un vrai coup de cœur dans les oasis et villages typiques et méconnus. Professionnels et passionnés n'ont pas à rater l'occasion de prendre l'aventure. Là où personne ne s'attend à une eau abondante et ruisselante entre le feuillage d'une verdure apaisante.

Là où la magie des lieux embellit les couleurs éclatantes au coucher du soleil avoisinant les dunes entre rouge, rose et jaune, l'œil n'a qu'à opter pour

l'émerveillement. Là où le terroir est rafraîchi par le murmure d'une eau scintillante qui émerge de nulle part pour en faire un réseau de résonances aquatiques d'une vingtaine de sources. Là où les palmeraies avoisinantes des hauts plateaux permettent à l'ombre de ces majestueuses élévations d'apaiser une canicule qui trouve refuge dans le lit accueillant d'Oued-Rig. Là où la nature des alentours est hostile, l'oasis fait contraste avec ses voisinages arides au plaisir de ceux qui savent s'émerveiller devant la beauté naturelle d'une oasis. En somme, ivresse ineffable et pensées discrètes exprimées devant l'émerveillement imagé des lieux, Ali Abid nous fait entrer en profondeur des vestiges d'une grandeur en voie de disparition.

Le narrateur semble jouer le rôle d'un touriste, mot renvoyant au sens de faire le tour et de voyager d'une région à une autre dans l'objectif d'explorer, de découvrir ou simplement de se divertir hors de son espace du quotidien, des lieux de vie habituels, et d'y résider de façon temporaire. Mais pas seulement, le tourisme est aussi un secteur économique qui comprend l'ensemble des activités liées à la satisfaction et aux déplacements des touristes, il présente à court et moyen terme une activité économique majeure permettant aux régions où se localise le développement d'obtenir une source de revenus importantes.

Ali Abid ne manque pas de dénombrer les sites historiques et touristiques dans la région saharienne où les lieux favoris pour les aventuriers abondent et les contrastes géographiques très mystérieux déferlent. Oued-Souf offre aux promeneurs et touristes autant de pittoresque et de beauté extravagante. L'observateur se rendra vite compte que c'est ici une des rares régions du monde où l'on sait encore profiter de la vie parce que certainement, on en connaît le prix. « Je livre ici quelques secrets d'un monde merveilleux vous livrer comment vivent les gens d'aujourd'hui mais aussi comment vivaient ceux des siècles passés »¹².

Le souf, selon Ali Abid est un territoire particulier du Sahara oriental qui couvre une région d'une superficie qui s'étend à la frontière Lybienne au sud et du Djerid tunisien. Une mer de sable mouvant où vivent une infinité de créatures les plus résistantes de la planète. Un monde très étonnant et varié qui mérite les grands exploits.

Quant aux agglomérations, El-Oued compte quelques principaux centres : El-Oued Guemar (les villes aux coupoles) qu'une route goudronnée relie et s'étend sur deux cents kilomètres à Biskra, Kouinin et tout autour, une quarantaines de villages dont Zgoum , Behima, Rguiba ,Tarzout, Dbilla, Ahamich, Magren, Hassi-Khelifa.

Là, vécut une grande partie de sa vie, Isabelle Ederharbt qui, dans ses « contes et paysages du sahara », nous invitait à contempler les splendeurs du soleil couchant sur el oued :

« les dunes allongées et basses de sidi Mastour qui dominent la ville vers le sud-est semblaient autant de coulées de métal incandescent de foyers embrasés d'un rouge violacé d'une invraisemblable intensité de couleur. Sur les petits dômes ronds (des coupoles), sur les pans de murs ruine, sur les tombeaux blancs comme sur les couronnes échevelées des grands dattiers, des lueurs d'incendie rampaient, magnifiant la ville grise en un flamboiement d'apothéose. »¹³

Il semble certain, d'après la tradition, que le Souf a connu, il y a plusieurs siècles une ère de prospérité de la dynastie des Béni-Adouane, avant leur destruction par les nomades Hylaliens. Fait souligner, ces derniers baptisèrent en arabe du nom d'El-Oued la capitale de pays Zénète dont le nom de « Souf » signifie aussi « rivière

». La superposition répétée, par ces deux civilisations, du toponyme de « rivière » pour le pays sûrement le plus désertique du Sahara semblait un paradoxe jusqu'aux sondages profonds entrepris ces dernières années par les services hydrauliques français qui arrivèrent à faire jaillir les eaux de l'ancien fleuve Albien et du Lac Triton dont parlaient les romains et les anciens historiens arabes.

V- LE SOUF DE ALI ABID DANS LE SOUF D'ANDRÉ-ROGER VOISINS¹⁴

Aux éditions El-Walid à El-Oued, le grand écrivain et instituteur français André-Roger Voisin prit une aventure en traçant l'ouvrage le plus riche développant l'histoire d'Oued Souf avec un esprit de vulgarisation fascinante et par bonne coïncidence, notre génie d'auteur en était le correcteur.

« J'ai essayé de pénétrer dans chaque foyer, dans chaque village pour noter cette richesse incalculable qui s'appelle la tradition ou l'expérience : je livre ici quelques secrets d'un monde merveilleux, qui malheureusement, se perd au fil des ans sous la poussée du modernisme et du progrès ; vous lirez comment vivent les gens d'aujourd'hui, ce qu'ils font, mais aussi comment vivaient ceux des siècles passés, comment ils se soignaient et nous pourrions en tirer une leçon capitale. C'est qu'il ne faudrait peut-être pas rejeter trop vite tout ce que les ancêtres nous ont transmis et qui représente des siècles d'obstination. De courage et de volonté, mais aussi de choix judicieux, de conseils pratiques et d'observations utiles »¹⁵.

L'inspiration touche à l'exotisme et l'auteur des deux romans ne cache pas ses inspirations ainsi que son influence de Roger voisin étant l'un des meilleurs écrivains décrivant dans une vulgarisation anatomique, les lieux, les monuments, les habitants, les habitudes et le paysage saharien avec sa beauté hors norme.

« Le désert des plateaux et l'image figée pendant un temps calme, le désert de sable nous représente une mer qui se serait solidifié dans une violente et d'une semblable à des vagues s'élèvent l'une derrière l'autre j'jusqu'aux limites de l'horizon. Elles deviennent minces en crêtes tranchantes, s'effilent en pyramide et s'arrondissent en voute cylindrique. Le sable est sans cesse remanié par le vent qui l'enlève et l'entraîne. A la surface, On voit alors une couche de poussière mobile courir dans les vallées, remonter les pentes des dunes en contournant les crêtes et retomber en nappe ' de l'autre côté. »¹⁶

Toute une civilisation enfouie dans les plis et les replis d'une tradition et d'un vécu passé de ce que les hommes bâtissaient pendant des siècles fût-ce à grand trait les trésors déterrés par ce que Michel Foucault¹⁷ appelle « l'Archéologie du savoir ». Une description de l'archive, cette masse extraordinairement vaste et complexe de choses qui ont été dites dans une culture et dans un mode de vie en essayant de les décrire dans leur configuration propre mais aussi de voir comment elles ont pu être dites et subsister ? Comment elles ont pu fonctionner ? Mais en fin du compte comment elles ont pu se transformer ?

Toute cette vie sourde mais en même temps bavarde de choses dites à travers une culture nourrie certainement par ce que les hommes ont pu faire dans leurs discours compressés dans les strates multicolores des civilisations anciennes formant l'Histoire de l'Humanité. André-Roger explique dans son livre que cette région est plus qu'un simple étendu de sable et quelques nomades manquant d'eau et vivant la précarité. Elle est par contre une véritable fourmilière humaine où l'on plante, construit, fabrique, décore, tisse, où chacun, suivant ses aptitudes ou son âge, participe

aux travaux de palmeraies ou des boutiques des villages car le souf ne peut pas vivre sans l'activité continuelle de ses habitants : sinon le sable aurait vite fait de reprendre ses droits et c'est ici, dans l'ombre bienfaisante des palmeraies que l'on ramasse le sable qui malheureusement, le lendemain viendra reprendre sa place, il faut chercher un long moment avant de s'apercevoir que tout s'agite, bouge, travaille, se déplace, mais toujours avec le bruit étouffé des pas sur le sable.

VI- LE SOUF DANS « LES ENFANTS DU DÉSERT »

Le roman traite dans le fond de la vie d'un indigène et vulgarise certes, une des plus belles pages de l'histoire des palmeraies frappée parfois d'oubli, mais en même temps et avec un peu plus de rapprochement, nous découvrons l'autre aspect pas moins important que le premier ; celui d'une grande valorisation de la richesse touristique multidimensionnelle dont jouissent les régions sahariennes et plus particulièrement celle du Souf.

Ali Abid, notre romancier, excelle dans la description majestueuse des collines, des dunes de sable et des palmeraies hors du commun. Un paysage authentique, loin du tourisme de masse ! Des paysages superbes, des rencontres, de la cuisine originaire de la région d'Oued-Souf savoureuse, avec un vrai coup de cœur dans les oasis et villages typiques et méconnus. Professionnels et passionnés n'ont pas à raté l'occasion de prendre l'aventure.

Là où personne ne s'attend à une eau abondante et ruisselante entre le feuillage d'une verdure apaisante. Là où la magie des lieux embellit les couleurs éclatantes du coucher du soleil avoisinant les dunes entre rouge, rose et jaune, l'œil n'a qu'opter pour l'émerveillement. Là où le terroir est rafraîchi par les murmures d'une eau scintillante qui émerge de nulle part pour en faire un réseau de résonances aquatiques d'une vingtaine de sources. Là où les palmeraies avoisinant les hauts plateaux, permettent à l'ombre de ces majestueuses élévations d'apaiser une canicule qui trouve refuge dans le lit accueillant d'Oued-Rig. Là où la nature des alentours est hostile, l'oasis fait contraste avec ses voisinages arides au plaisir de ceux qui savent s'émerveiller devant la beauté naturelle d'une oasis.

En somme, ivresse ineffable et pensées discrètes exprimées devant l'émerveillement imagé des lieux, Ali Abid nous fait entrer en profondeur des vestiges d'une grandeur en voie de disparition.

Ali Abid décrit du sommet d'une dune tabulaire, les visiteurs qui ne purent retenir leur admiration devant le beau paysage que leur offrait en cette saison la splendide oasis épanouie au fond de sa cuvette et donnant l'aspect émouvant d'un énorme bouquet naturel. Les palmiers portaient leurs parures luisantes, auréolées par les reflets de soleil et exposaient une myriade de couleurs si bien assorties que nul peintre au monde ne pourrait reproduire. Toutes les nuances se confondaient dans une mosaïque vivante, irisée par les rayons du soleil couchant. La verte chlorophylle des palmiers et le jaune brillant des régimes embrassaient une gamme de variétés de dattes de toutes les nuances, le vernis, le pourpre, le grenat, le cramoisi, le rouge écarlate, le jaune d'or, le noir étincelant, une apothéose de couleurs qui suscitait une contemplation émue chez les touristes. Ce coin de paradis, cet éden en plein désert, est l'œuvre patiente de plusieurs générations. Cette vaste cuvette a été creusée par le seul effort de l'homme, du grand-père au petit-fils. La culture du palmier remonte très loin dans l'histoire.

En observant depuis l'avion toute la région d'Oued-Souf, le narrateur essaye de donner ses premières impressions. D'une hauteur affleurant les nuages et à travers les hublots, on pouvait repérer ce paysage verdoyant des palmeraies de mon village blotti entre les hautes dunes. Mais aussi des centaines de disques couleur de palmes imposants et multiforme. Mais entre remords et consolation, entre un paysage beau et lointain qui donne envie de découverte et un paysage caché qui ne s'annonce qu'à travers la grande curiosité du visiteur, Ali Abid a réussi à peindre un beau tableau avec une nostalgie où il saluait les beaux vieux temps à l'exaltation, mais tenant en même temps un autre discours plus nuancé et qui diffère de celui tenu dans *Le Simoun* ; voire un discours déplorant et condamnant les mauvais actes de l'Homme contre sa nature comme le vulgarise le narrateur dans son discours :

« au centre de la cité, il voit un puits délabré, entouré d'un bardage. Il s'arrête net ; ses sens se figent. Il se remémore l'endroit, ce puits était à la sortie sud. Il s'approche à pas lent de peur de déranger le monde de l'oubli infligé en ces lieux. Le puits n'est plus qu'une relique du passé ; il est rempli de sable jusqu'au bord. Il s'accoude à la margelle et soupire longuement. A la sortie de la nouvelle cité, il aperçoit un vaste terrain creux jonché d'ordures, infesté d'insectes et exaltant une odeur nauséabonde. Sans attendre sa question, son guide s'empresse de lui expliquer que cette grande cuvette était une palmeraie prospère et les eaux de la nappe phréatique ont noyé toutes les oasis de la région depuis des années. Comme si le phénomène est une fatalité ! Non-dit-il, ce sont nos eaux usées qui ont gonflé la nappe et ont asphyxié le pathétique éden devenu maintenant un marécage et une poubelle qui nous livre les moustiques et les maladies. Le décor naturel de mon village a littéralement changé et le répertoire de mes désillusions ne semble pas à son terme. »¹⁸

Un véritable acte destructeur contre la nature se déroule devant les yeux les gens pauvres stupéfaits ; on assiste avec indignation à la destruction de l'écologie du désert. L'abattage de la plus haute dune de la région se fait en plein jour au vu et au su de tout le monde. Cette dune séculaire appelée Sif s'élevait majestueusement à la porte du désert au sud du village qu'il gardait comme un Sphinx... L'opération a commencé à l'aube comme pour surprendre une citadelle ennemie dans son sommeil. Tous les engins que la technologie moderne de destruction a pu inventés sont mobilisés, une véritable armada de guerre. Après avoir assiégé la pauvre dune de toute part, tracteurs à chenilles, niveleuses, pelles chargeuses et camions grinçants et fumants se mettent à l'œuvre, lynchant la chair molle de leur proie comme des charognes affamées. Quand les crocs d'acier ruisselants s'enfoncent dans son thorax elle pousse un gémissement sourd, fait quelques soubresauts, se replie sur elle-même et se cabre de nouveau pour une ultime résistance. Mais une attaque éclair opérée sur le flanc gauche par un engin à longues mandibules lui fend les entrailles et un sable très fin, blanc comme la neige, gicle de toute part. La pauvre créature lance un hurlement inaudible qui perce les profondeurs de la terre puis perd connaissance et s'affale raide morte.

CONCLUSION

Le souf, cette terre qui a inspiré les deux auteurs Ali Abid et André Roger dont il est manifestement inspiré, ainsi que d'autres, mérite l'effort de leurs plumes traçant toute une histoire séculaire d'une région riche de son potentiel naturel. Ce dernier demande encore un grand travail de fouille et d'investigation pour montrer davantage les autres facettes encore cachées d'habitudes, de pratiques, de verbes et de proverbes qui animaient le monde soufi pendant des siècles.

Chose est sûre, le Souf est la région touristique par excellence, l'oublier est une erreur grave causant une perte économique considérable. Il ne s'agit pas par contre d'armada d'applications mobiles et autres dispositifs multimédias en dépit de leur importance mais en même temps ne pas les délaisser totalement. Il s'agit en revanche, de promouvoir le chimérique et l'exotique dans une intention de pouvoir emporter le visiteur et le touriste dans un imaginaire fabuleux qui perdure dans l'histoire.

Dans une perspective de recherche les sujets et projets abondent, étudier les styles d'habitation adoptés par les Soufi en rapport direct avec les potentialités du milieu où ils sont installés ou qu'ils parcourent, notamment l'eau et d'autres ressources naturelles reste le domaine de prédilection pour les anthropologues et archéologues. Les sédentaires anciennement installés dans les oasis telles qu'Oued-Rig, ont adopté un style d'habitation caractérisé par une architecture typique, à savoir les Ksour. Ils témoignent d'un savoir-faire architectural local ancien et leur intérêt réside surtout dans leur mode de construction (utilisation de matériaux locaux, adaptation aux besoins, adaptation au climat).

A l'instar d'autres domaines qui sont à explorer, l'artisanat forme la colonne vertébrale de l'économie d'Oued-Souf dans les époques révolues et cette tradition et ce savoir-faire continue à se transférer de génération en génération. L'art culinaire et la faune regorge de recettes et de créatures médicinales très prônées à l'échelle internationale ce qui incite vivement les chercheurs à faire des exploits. Les stations sabliennes à usage curatif très connues pour leur effet sur les rhumatismes et d'autres maladies liées à l'obésité et l'excès de poids ont ouvert les services à grand publiques.

¹ Yves Bonard and Romain Felli, (2008), Patrimoine et tourisme urbain. La valorisation de l'authenticité, OpenEdition Journals V.4. 5-7URL

<https://journals.openedition.org/articulo/719#tocfrom2n1>

²ABID Ali, *Le Simoun*, Sakhri, El-Oued Algérie, Ed. 2013.

³Bergez. D, Barbéris P. De Biasi P.M. Marini M. Valency G., *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Bordas, Paris, Ed. 1990, P. 2.

⁴Ibid. la diversité n'a donc pas que les aspects négatifs de l'incohérence, elle ne se confond pas avec la pratique du n'importe quoi ; elle est aussi le gage de cette capacité à inventer qui caractérise la vie intellectuelle.

⁵ABID Ali, Op.cit, p.11.

⁶ABID Ali, Op.cit, p.7.

⁷ Bergez. D, Barbéris P. De Biasi P.M. Marini M. Valency G., Op. cit.

⁸ ABID, A., Op.cit, p.8.

⁹Ibid., p.9.

¹⁰ ABID, A., Op.cit, p.11.

¹¹ SOLTANI, Feyrouz, (2021), Le roman africain migrant aux aveux du cosmopolitisme, Ex Professo, V06, N01, Url : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/484>.

Il est indéniable que la langue porte en elle-même la culture et véhicule une vision du monde qui peut influencer les esprits (...) Ainsi, par le biais de l'insertion des termes et des expressions qui reflètent leur africanité, ces écrivains montrent leur résistance au canon occidental. Il en résulte une certaine difficulté pour interpréter leurs textes par des lecteurs européens.

¹² Scelles-Millie, « Contes Sahariens du Souf », Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, ed.1964, p15.

¹³Ibid., p.16.

¹⁴André-Roger Voisin était un instituteur à El-Oued de 1959 à 1964. L'amour qu'il avait à la région lui a laissé graver à jamais un sentiment de nostalgie qui devint à un moment donné une obsession

traduite par l'écoulement d'ancre dans des écrits considérés par les grands spécialistes parmi les dons les plus précieux offerts à Oued-Souf

¹⁵André-Roger Voisin, « Le Souf, Monographie », Eloued, El-Walid, ed. 2004, p. 9. Nous assistons bel et bien à un moment d'inspiration fabuleuse où l'auteur ne se prive point à monter son admiration pour l'œuvre de Roger Voisin à maintes reprises, ceci est marqué par une intertextualité apparente surtout au moment de la peinture extraordinaire des paysages originels soufi.

¹⁶ ANDRE-ROGER Voisin, (2004), *Le Souf, Monographie*, El-Walid, ed, El-Oued : Algérie.p.13/14

¹⁷Alexandre Serres. *L'Archéologie du savoir : la dimension critique. Foucault à l'œuvre. Deux années de lecture foucauldienne dans un laboratoire de SHS.*, 2006. <sic_00108451>

¹⁸ ABID Ali, (2015), *Les enfants du désert*, Houma, Alger : Algérie.p.11.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ABID Ali, (2015), *Le Simoun*, Sakhri, El-Oued: Algérie.

ABID Ali, (2015), *Les enfants du désert*, Houma, Alger: Algérie

ANDRE-ROGER Voisin, (2004), *Le Souf, Monographie*, El-Walid, ed., El-Oued : Algérie.

BERGEZ D, BARBERISP DE BIASI P. M. MARINI M. VALENCY G, (1990.), *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Bordas, Paris : France.

Scelles-Millie J., (1994), *Contes Sahariens du Souf*, Maisonneuve et Larousse, Paris : France.

SOLTANI, Feyrouz, (2021). Le roman africain migrant aux aveux du cosmopolitisme. *Ex Professo*, 6(1), 40-49. <https://www.asjp.cerist.dz/en/downArticle/484/6/1/146159>

Yves Bonard and Romain Felli, (2008), *Patrimoine et tourisme urbain. La valorisation de l'authenticité*, OpenEdition Journals V.4. 5-7, URL <https://journals.openedition.org/articulo/719#tocfrom2n1>

POUR CITER L'AUTEUR :

MESBAHI Khaled, (2022), « Le Souf dans les romans de Ali Abid entre la fiction (réminiscence) d'un passé et le contexte de la crise », *Ex Professo*, V 07, N 01, pp. 36-47, Url : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/484>